

Nouveautés

Numéro 76, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (76), 12–19.

NOUVEAUTÉS

BIOGRAPHIE

Élise chapdelaine

Marielle DENIS
Le Jour, Montréal, 1989, 282 p.

L'auteure raconte avec verve et passion les émotions et les chagrins d'Élise Chapdelaine à cette période qu'on appelle la « Belle Époque » (1895-1914). Son éducation est confiée aux Dames de la Congrégation Notre-Dame de Sorel qui l'initient au piano et à la déclamation. Son talent lui vaut de jouer les premiers rôles lors des séances de fin d'année. Son goût du théâtre lui fournit l'occasion de débiter avec sa mère aux « Soirées de famille » du Monument National, le 24 juin 1898,

dans le *Testament de César Girodot* de A. Belot et E. Villetard. Elle participe à l'aventure de ces « Soirées » sous la gouverne d'Elzéar Roy pendant trois ans, soit de 1898 à 1901. Sa mère décline l'offre de Paul Cazeau de poursuivre sa carrière au Théâtre National dans l'est de la ville. Pourtant, son nom figure au générique de la troupe de 1902 et 1903. Élise Chapdelaine, femme émancipée dont les activités sont partagées entre la musique, le théâtre, les excursions de raquettes, le patinage et les soirées mondaines chez leurs voisins les Manny, démontre beaucoup de cran et d'audace. C'est d'ailleurs ce qui suscite l'intérêt de cette biographie romancée. Le récit témoigne non seulement des nouvelles inventions apparues au tournant du siècle (tramways électriques, éclairage au gaz, téléphone...), mais communique la joie de vivre et la foi inébranlable qui animaient les habitants de l'époque en l'avenir. Aussi l'auteure raconte le déroulement des répétitions et des premières des « Soirées de famille ». En ce sens, ce livre apporte un nouvel éclairage sur l'histoire du théâtre amateur au Québec.

Denis CARRIER

7° de solitude ouest

Robert BLONDIN
Quinze, Montréal, 1989, 408 p.

Les dix chapitres de *7° de solitude ouest* se présentent comme une autobiographie apocryphe de Joshua Slocum qui fut le premier à effectuer le tour du monde en navigateur solitaire. L'auteur de ce roman biographique imagine les multiples péripéties qui ont marqué la vie de ce héros des mers.

Sur un fond de scène du XIX^e siècle finissant, le jeune Canadien issu d'une famille de Nouvelle-Écosse s'habitue mal à l'atmosphère écrasante d'un milieu peu évolué. Dès ses 14 ans, il s'embarque clandestinement comme mousse à bord d'un bateau pour atteindre le grade de capitaine au long cours. Les nombreuses embûches qu'il a dû surmonter, des tempêtes en pleine mer à la mesquinerie de son entourage peu scrupuleux, font de ce narrateur-héros un être captivant. Ses aventures amoureuses, l'attachement pour ses enfants et la complexité de ses partenaires le propulsent à des pics expérimentiels qui n'ont rien de commun. Vers la cinquantaine, il troque la barre du pilote pour la plume. Il relate alors ses aventures autour du monde et publie ce récit de voyage qui malheureusement pour lui n'a pas le succès escompté. Amer et déçu, il se retire sur une île où coulent ses derniers moments.

Cette sorte d'autobiographie romancée fortement documentée du loup de mer Slocum joue avec adresse sur l'espèce d'ambiguïté de cette vie. Blondin, avec sa plume alerte et vivante, épouse pour ainsi dire les sentiments du navigateur à un point tel qu'on croirait lire les mémoires de celui qui sillonna les mers non seulement avec témérité, mais surtout avec habileté. Construit avec un désir de faire authentique, ce texte capte l'intérêt aussi bien par le style alerte que par l'organisation bien orchestrée qui permet la rencontre des grandes figures de cette époque.

Yvon BELLEMARE

E S S A I

Le syndrome posttréfendaire

COLLECTIF
Stanké, Montréal, 1989, 156 p. (Parcours)

On dit souvent que les réflexions posttréfendaires ont pris du temps à se faire. En fait, un Québec bloqué ne voulait plutôt plus rien

savoir, car il parut antérieurement plusieurs textes intéressants. *Le Syndrome posttréfendaire*, en tout cas, fait bien le point sur cet événement qui a tour à tour soulevé une immense ferveur collective et désamorcé temporairement notre entrée dans l'Histoire comme sujet national. Il fait bon, pour le cœur, pour l'intelligence, pour le verbe, de lire des textes de tous horizons professionnels, de la psychiatrie à la chanson, en passant par la vie universitaire et le journalisme, l'agriculture et le cinéma. Un Jean Marcel « citoyen d'un pays ennemi », une Hélène Pelletier-Baillargeon « Gulliver entravé », un Emmanuel Stip « Réfédend'hommes et de femmes », bref un ensemble de réflexions percutantes qui témoignent d'une analyse profonde, originale, stimulante et encourageante. À ne pas lire si l'on préfère rester morose et nostalgique.

André GAULIN

Valentin Jautard (1736-1787) premier journaliste de langue française au Canada

Jean-Paul de LAGRAVE
Jacques G. RUELLAND
Le Griffon d'argile, 1989, 390 p.
(Coll. « Fleury-Mesplet »)

Préfacé par Jean-Louis Gagnon, cet ouvrage publié à l'occasion du bicentenaire de 1789, présente la vie et l'œuvre du « Spectateur Tranquille », pseudonyme de Valentin Jautard, rédacteur de la *Gazette littéraire* et de la *Gazette de Montréal* fondées par Fleury Mesplet. Cet imposant dossier sur ce philosophe voltairien ouvre la porte sur un pan de l'histoire du mouvement des idées à Montréal à la fin du XVIII^e siècle. En plus de situer le journaliste dans le contexte socio-historique de l'époque, cette étude consacre Jautard comme ancêtre de la critique littéraire et premier vulgarisateur scientifique au Québec.

De toute évidence, de Lagrave et Ruelland veulent briser le « portrait déformé » que trop d'historiens ont tracé de Jautard. Pour ce faire, ils remontent jusqu'à « un fiéffé menteur » (p. 44), Pierre de Sales Laterrière, de qui proviennent une foule de préjugés sur le « Spectateur Tranquille ». Selon eux, « les historiens qui ont cru naïvement les balivernes contenues dans les *Mémoires de Laterrière* se [sont] laissés induire en erreur » (p. 46). Leur démonstration, un peu lourde, mais convaincante, est solidement appuyée par

NOUVEAUTÉS

une confrontation des propos de plusieurs historiens connus, dont Henri-Raymond Casgrain, Lionel Groulx, Marcel Trudel...

Enfin, le livre regroupe, dans plus de deux cents pages, les articles et les lettres de prison de Jautard. Ces écrits, somme toute modérés, nous laissent croire que cet humaniste a été victime d'un « système » qui a réprimé son entêtement à diffuser *les connaissances*.

C'est un homme et un livre à découvrir.

Alain FOURNIER

L'institution du littéraire au Québec

Lucie ROBERT

les Presses de l'Université Laval, Québec, 1989, 272 p.

Préférant mettre l'accent sur «le procès de socialisation plutôt que sur l'objet socialisé, sur la valeur esthétique de préférence au champ dans lequel elle [l'institution] exerce sa juridiction», Lucie Robert démontre, avec justesse et rigueur, la dynamique d'une société en voie de se constituer un espace littéraire. C'est à partir de l'analyse des articles parus dans les revues et les journaux depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à la Deuxième Guerre que l'auteure fait état de l'activité littéraire dans ce qu'elle a de plus conflictuelle. Malgré leur aspect contradictoire, ces conflits assurent une certaine unité formelle à l'institution qui assure la médiation et agit comme principe régulateur. De ce point de vue, la littérature apparaît moins comme une institution qu'un exercice d'écriture soumis à l'arbitrage de l'échange où il acquiert une valeur esthétique. De cette valeur conférée à différents textes naît la querelle, les conflits et les débats qui posent les enjeux esthétiques et idéologiques de cette pratique culturelle. Au Québec, comme le démontre bien l'auteure, ces enjeux ont été la constitution d'une littérature canadienne, puis canadienne-française et québécoise.

L. Robert s'inspire principalement des sciences humaines et sociales pour fixer le cadre général de son étude qui prend directement appui la vie littéraire québécoise, telle qu'elle a pu être manifestée à travers les articles parus dans les périodiques. Divisé en trois chapitres, son essai traite, dans un premier temps, de la «Clôture et de la socialisation du texte», du champ de production considéré selon le triple point de vue de la marchandise (le texte), de sa transformation (industrie) et de son producteur (l'écrivain). Dans un deuxième temps, «Questions de stratégie. La double condensation du pouvoir», elle analyse les stratégies de coercition du pouvoir, et, dans un dernier temps, «L'illusion juridique. Le fétichisme de la littérature», elle développe une problématique nouvelle de l'histoire littéraire qui prend en compte la valeur d'usage de l'écrit.

Ce livre devient essentiel parce qu'il établit une zone de dialogue entre ce qui a été écrit, le corpus littéraire, et sur la façon dont on l'a lu, commenté, discuté, mais aussi disputé, décrié et renié. Forte d'une maîtrise d'un ensemble complexe d'articles de périodiques et de textes savants, l'auteure sait dégager et utiliser un certain nombre de concepts opératoires - qui ont au moins l'avantage, du moins on l'espère!, de rendre caduque l'utilisation de notions empruntées sans fondement - avec lesquels elle propose une histoire de la critique littéraire et de la constitution du littéraire au Québec.

Roger CHAMBERLAND

Les stratégies du vertige

Louise DUPRÉ

Les éditions du remue-ménage, Montréal, 1989, 265 p.

C'est dans la foulée des travaux de Suzanne Lamy, à qui d'ailleurs l'ouvrage est dédié, que Louise Dupré publie des analyses portant sur trois poètes importantes contemporaines : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon et France Théorêt. Pour chacune d'elle, l'auteure propose un parcours à travers les oeuvres, dégagent les lignes de force, et suggère une problématique singulière propre qui, plutôt que de les ériger l'une contre l'autre, les place en relation de complémentarité.

Pour France Théorêt, elle retient «la stratégie de l'impureté» entendue comme la «contamination» par la subjectivité au féminin de l'espace poétique dont le sort paraît désormais lié à sa propre exécution. «La quête de l'absolu» est la caractéristique fondamentale de l'écriture de Nicole Brossard, celle qui, depuis 1965 - date de parution de son premier recueil de poésies -, est considérée comme la principale animatrice de l'écriture au féminin. L. Dupré décèle dans son oeuvre un net désir de s'affranchir des conditions inhérentes à son être-femme, de faire reconnaître le féminin comme mouvement d'esprit légitime, de ne plus avoir à rendre compte de son incapacité et de son impossibilité à réaliser l'unité du sujet. Tout autre est le projet de Madeleine Gagnon qui s'affirme dans un «Romantisme postmoderne» en réintégrant le lyrisme et la nature, mais cette fois-ci comme «allégorie du féminin».

L'une des grandes qualités de cet essai est de schématiser sans réduire et d'ouvrir la critique au féminin à une poétique qui échappe au dogmatisme. En situant le travail de ces trois écrivaines dans le débat sur la modernité et la Nouvelle Écriture, l'auteure rend compte des enjeux théoriques qui sont sous-jacents à leur propre questionnement, sans s'éloigner toutefois des textes de base dont elle saisit avec perspicacité leur parcours poétique.

Roger CHAMBERLAND

Souffles de femmes

Monique DUMAIS et Marie-Andrée ROY
Éditions Paulines, Montréal, 1989, 239 p.

Préparé sous la direction de Monique Dumais (théologienne) et Marie-Andrée Roy (sociologue), *Souffles de femmes* contient des textes de Flore Dupriez (historienne), Naomi Goldenberg (psychologue des religions), Béatrice Gothscheck (théologienne) et Louise Melançon (théologienne).

Dans les traditions juives et chrétiennes le terme «souffle» fait appel à l'idée de création. *Souffles de femmes* fonde ses assises sur ce besoin de renouvellement du rapport des femmes avec la religion catholique au Québec.

Plaçant leurs réflexions à la suite du mouvement féministe des années 1970, ce livre déplore la dispersion des forces des femmes dans leurs revendications et dénonce leur attitude trop passive. Héritières d'une tradition patriarcale gardant les femmes à l'écart du sacré, elles demeurent encore enfermées dans leur rôle de Vierge et de Mère. Pour les auteures, l'imaginaire des Québécoises recèle trop encore de ces représentations dualistes (vierge/putain) dénoncées par le cri de Denyse Boucher dans *les Fées ont soif* (1979). L'ouvrage présente des avenues non explorées, fait l'inventaire de diverses revendications et propose une symbolique nouvelle dans les rites et textes religieux.

Souffles de femmes peut contribuer à réanimer le dynamisme de ceux et celles qui n'ont peut-être plus le vent dans les voiles dans leur quête pour assurer une présence égale des hommes et des femmes à l'intérieur de l'Église.

Yolande RICARD

JOURNAL

Henriette dessaulles. journal

édition critique par Jean-Louis MAJOR
Les Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 1989, 669 p.
(« Bibliothèque du Nouveau Monde »)

En 1971, les Éditions Hurtubise HMH publiaient, sous le titre *Journal de Fadette*, le journal intime qu'Henriette Dessaulles, l'une des grandes diaristes québécoises du XIX^e siècle, avait rédigé entre 1874 et 1881, depuis sa quatorzième année jusqu'à sa majorité. Dans sa présentation, Louise Deschênes Saint-Jacques affirmait qu'on avait dû, pour les besoins de l'édition, « abréger considérablement le texte mais que les passages supprimés [avaient] été choisis parmi ceux qui n'apportaient pas d'éléments neufs à l'ensemble ». Rien n'est moins sûr aujourd'hui avec la publication de l'édition critique du *Journal* d'Henriette Dessaulles (notez le

NOUVEAUTÉS

changement de titre et de nom de l'auteur, mieux connue sous le pseudonyme Fadette, qui avait été occultée en 1971), que nous offre Jean-Louis Major, après plusieurs années de recherche. Voilà certes une édition importante (dommage qu'elle soit si luxueuse et si chère, hors de portée des bourses des étudiants et étudiantes). L'introduction, rigoureuse, vaut toutefois à elle seule l'investissement car Major y montre, preuves à l'appui, que la diariste a réécrit son journal, en vue de la publication, entre 1898 et 1902, après la mort de son mari, sans doute pour revivre son amour qu'elle décrit dans ce journal. Elle a supprimé plusieurs passages, peut-être trop compromettants, et a même déplacé en 1880 certaines entrées, originellement confinées dans le cahier de 1878 qui ne nous est pas parvenu, en raison de trop nombreuses coupures. Il est toutefois dommage qu'il ne tienne aucunement compte de l'édition de 1971, dans les variantes, comme si cette édition n'existait pas. Pour savoir si tel ou tel passage de l'édition intégrale a été ou non supprimé dans cette édition, vous devrez faire comme moi: comparer les deux éditions, page à page, et annoter votre exemplaire de luxe. Les hypothèses qu'avance Major sont cependant intéressantes et convaincantes.

Aurélien BOIVIN

NOUVELLES

La vie réelle, histoires

Gilles MARCOTTE
Boréal, Montréal, 1989, 238 p.

Les seize «histoires» de *La Vie réelle* de Gilles Marcotte nous convoquent à une fête de l'esprit et du cœur. Réparties en quatre blocs, elles semblent répondre à des modulations importantes de la vie des narrateurs successifs tant dans des activités courantes que dans des manifestations imprévues, étranges ou fantastiques, qui font s'affronter la vie réelle et l'irréel. Car il s'agit bien d'expériences vécues à tous les niveaux que vivent les narrateurs (parfois les mêmes) en établissant avec le lecteur une relation privilégiée.

La première partie m'a particulièrement séduit. Des espaces réels occupés par des animaux bizarres, de quoi s'interroger sur le réel! Les bonheurs (?) de voyages inaccoutumés, aux péripéties étonnantes, de quoi préférer rester à la maison.

Que dire des expériences vécues de la deuxième partie? J'ai savouré avec délices «la Réception», un chef-d'œuvre de monologue intérieur. Les trois textes suivants s'inscrivent dans la veine des expériences personnelles en emmêlant la vie réelle et l'imaginaire («Ce qu'il y a», «la Fin de l'été») ou confinent au fantastique («le Survivant»). La

«série» numéro 3 permet, au moyen de la fiction, de faire revivre grâce à une dramatisation habile quelques têtes d'affiche du XIX^e siècle littéraire ou d'évoquer la révolution tranquille. L'auteur (il s'agit bien de lui) peut ainsi aller plus loin que dans un article de critique. Enfin, à part «le Quintette de Schubert», brillante analyse et «exécution», le dernier groupe d'histoires nous resitue aux frontières infiniment ténues du réel et de l'irréel.

Bref, un recueil qui révèle un talent méconnu et qui procure les plus agréables délectations!

Gilles DORION

Les contrebandiers

Paul ZUMTHOR
l'Hexagone, Montréal, 1989, 275 p.

Après avoir fait paraître la *Fête des fous*, un roman, aux Éditions de l'Hexagone, Paul Zumthor propose cette fois 16 nouvelles portant le titre *Les Contrebandiers*. Comme le suggère le titre, il s'agit d'une frontière, réel ou imaginaire, que les héros doivent franchir d'une manière ou d'une autre. Le recueil est divisé en 5 sections contenant chacune 2, 3 ou 4 nouvelles: de brefs récits qui savent allier, avec une rare maîtrise, un talent de conteur, soucieux de fournir le moindre détail, et une écriture précise qui déploie toute la richesse de la langue, autant dans ses tournures syntaxiques parfois recherchées que par l'utilisation sporadique d'un parler vernaculaire ou argotique.

Chaque nouvelle exploite un personnage ou un événement marquant autour duquel l'auteur développe, avec bonheur et retenue, une intrigue dont le dénouement se laisse difficilement deviner en maintes occasions. Dans «la Voisine», par exemple, un couple observe leur voisin qui affiche un comportement bizarre depuis la mort de son mari. Chaque jour, elle quitte son domicile, toujours avec le même taxi, et revient à une heure où ses voisins ne peuvent la voir revenir. Ses enfants réussirent à la faire interner à la fin parce que sa propriétaire se sera plainte du retard dans le paiement du loyer.

De Montréal à Brasilia, en passant par les Pays-Bas et la Suisse, voilà autant d'itinéraires que nous fait partager l'auteur. Il nous entraîne dans son enfance, nous propose de petits tableaux pris à même le vif de son quotidien ou esquisse les grandes lignes d'une aventure imaginaire comme si cela s'était véritablement passé. On se prend au jeu du récit et au rythme alerte de la narration; chaque nouvelle nous transportant à chaque fois dans un univers tout aussi différent que le précédent.

Roger CHAMBERLAND

PÉDAGOGIE

Le langage écrit chez l'enfant

Bernard SCHNEWLY
Delachaux & Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1988, 184 p.

Déjà connu pour sa contribution à l'étude du fonctionnement des discours (1985), Bernard Schnewly présente ici une recherche sur le développement du langage écrit chez l'enfant. S'appuyant sur une analyse de textes informatifs et de textes argumentatifs écrits par des enfants de différents âges et par des adultes, l'étude révèle, à travers les unités linguistiques caractéristiques, la construction d'opérations langagières de plus en plus diversifiées et complexes à mesure que se développe l'écrit. Ainsi l'acquisition de l'écrit introduirait, au niveau du fonctionnement langagier, la possibilité d'acquiescer et de développer de nouveaux systèmes de planification, de gestion et de contrôle du système d'opérations langagières. Ceci laisse supposer qu'une réorganisation fondamentale du système de production langagière s'opère lors de l'apprentissage de l'écrit.

La lecture de ce livre apporte un éclairage sérieux pour comprendre les transformations profondes qui s'effectuent chez l'enfant, lors de l'acquisition de l'écrit.

Évelyne TRAN

P O É S I E

Québec Kérouac Blues

les Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1989, 155 p.

Ce recueil collige les poèmes de vingt et un poètes tant français que québécois ou américains qui ont participé à la soirée de poésie lors de la Rencontre Internationale Jack Kérouac à l'automne 1987. Des poèmes aux accents «beat» des années soixante, des poèmes de circonstances, des poèmes où perce la nostalgie des grandes équipées de la contre-culture; un ensemble de textes qui cherchent à dire l'Amérique à travers celui qui l'a parcourue et décrite d'un océan à l'autre. Des amis sont venus témoigner, et non les moindres, - Ferlinghetti, Ginsberg-, des admirateurs, des disciples - Francoeur, Vanier, Yvon -, chacun donnant la mesure des liens ou de l'influence que Kérouac a pu exercer sur eux. Un ensemble de photographies de Serge Mongrain complètent le livre, tandis qu'une double préface, de Réginald Martel et d'Yves Boisvert, rend compte de l'atmosphère

NOUVEAUTÉS

de cette soirée qui n'est pas sans rappeler celles des boîtes de Montréal qui eurent lieu il y a deux ou trois décennies, comme le souligne à juste titre le préfacer Martel.

Roger CHAMBERLAND

ROMANS

La mort de marlon brando

Pierre GOBEIL

Triptyque, Montréal, 1989, 108 p.

« [Parler, je l'ai déjà dit, c'est réservé à ceux qui n'ont pas quelque chose à raconter » (p. 53). Pareille phrase ne saurait nous étonner chez Pierre Gobeil. *La Mort de Marlon Brando* confirme l'indéniable talent qu'avait révélé *Tout l'été dans une cabane à bateau* en 1987.

Parce qu'ils se savent piégés par un langage imposé par des volontés extérieures, les narrateurs de Gobeil sont condamnés à « travestir les personnes et... maquiller les faits » (p. 81). *La Mort de Marlon Brando* joue sur les parallèles entre la réalité et une composition de français où un gamin introverti cherche à imiter la trame d'*Apocalypse now*. Les deux niveaux de cette narration en abîme convergent irrémédiablement vers un aboutissement tragique : la mort (symbolique) de cet enfant, étouffé par les limites de ce qui peut s'énoncer.

L'écriture de Gobeil, d'une beauté sévère et sobre, emprunte au nouveau roman tout en évitant les écueils du minimalisme à outrance. Par moments, on songe au *Torrent* d'Anne Hébert à la lecture de ce bref récit (j'éprouve quelques scrupules à baptiser « roman » cette *novella*). Pourtant, ce qui pourrait en constituer une faiblesse, c'est sa similarité de ton avec le précédent ouvrage de Gobeil. Il est certes prématuré de s'en inquiéter après juste deux livres.

Stanley PÉAN

Jamādhavie

Guy MÉNARD

Boréal, Montréal, 1989, 445 p.

Les six cahiers de *Jamādhavie* entraînent le lecteur dans un pays étrange de l'Europe orientale. Après une introduction qui explique la découverte d'un manuscrit datant des toutes dernières années du XVIII^e siècle, l'auteur transmet ici le texte « original » en se gardant bien de ternir la mémoire du narrateur.

Mystérieuses à souhait, les premières lignes de ce document situent tout de même le pourquoi de ce récit du vieil oncle Axel à sa nièce partie s'établir dans le Nouveau Monde. Le tout est organisé comme les « mémoires » du narrateur né en Alsace et capturé lors d'un voyage en Orient par des brigands qui l'ont vendu, à cause de sa beauté, à un fahqir de Tzēvedzīhr, principale ville de ce pays,

Jamādhavie. Pendant plus de dix ans, il partagera les meilleurs et les pires moments de ce peuple hybride qui oscille constamment entre la crainte de mourir et la peur d'exister. Tel est, en effet, l'un des enjeux de ce roman qui fait, à l'instar du narrateur, apprécier la légende de ce peuple aux deux souches, celle des Dhlaves, d'une vague appartenance gauloise, et celle des James plutôt anglo-saxonne, et découvrir par le fait même les institutions et les fêtes de ce patelin à deux têtes, les événements particuliers rattachés à chaque mois de l'année, comme aussi les aventures amoureuses et sexuelles du jeune Axel. La déclaration de la guerre civile et l'effondrement moral des Dhlaves incitent, à la fin, le narrateur à retourner mourir dans son pays.

Plein d'heureuses surprises aussi bien dans la création des mots teintés de « turqueries » et présentés dans une sorte de sauce alsacienne que dans l'énoncé de jugements sur ce pays à deux entités qui ressemblent étrangement à ce que l'on connaît ici (!), ce roman de Ménard, truffé de ruses attachées à la technique de l'écriture, entretient un climat romanesque qui pourrait s'apparenter à un long conte oriental.

Yvon BELLEMARE

La chair de pierre

Jacques FOLCH-RIBAS

Robert Laffont, Paris, 1989, 234 p.

Le septième roman de Jacques Folch-Ribas, *la Chair de pierre*, est une oeuvre de sagesse, de réflexion sur le sens de la vie et du destin de l'homme, l'analyse émue d'un amour primitif, au souvenir obsessionnel, enfin, la description du complexe métier d'architecte tel qu'il était pratiqué au XVIII^e siècle. Grâce à une habile focalisation variable, qui fait alterner le récit en *il* et le récit en *je*, le premier racontant les studieux apprentissages de l'orphelin Claude Baillif, le pionnier des architectes de la Nouvelle-France, le deuxième prêtant la parole au protagoniste dans une sorte de journal intime, l'auteur, lui-même architecte de profession, nous fait pénétrer au cœur du métier, nous le fait aimer d'une tendresse toute charnelle, nous fait aimer la chair de la pierre. Sur les instances du premier évêque de Québec, voici Claude en Nouvelle-France, où il exerce son métier surtout dans les édifices publics. Une vie consacrée à l'art, à la Beauté, selon les préceptes de l'Italien Palladio, une vie mûrie par la méditation, inspirée des principes de Descartes, mais sans qu'il oublie le troublant, le profond amour de Catherine qu'il a un jour quittée en France. Doutant beaucoup, croyant peu, sceptique par logique, Claude disparaît un jour sans laisser de traces, sinon celles des monuments et des maisons à la construction desquels il a présidé.

Le roman est écrit selon un style et un vocabulaire accordés à l'époque. La phrase, bien taillée, conserve des relents d'archaïsme et dans sa structure et dans son expression. De jolis culs-de-lampe en forme de fleur de lys ornent le texte et fournissent un double symbole français et québécois. Des noms d'hommes qui ont marqué l'histoire du Canada et du Québec servent à nommer plusieurs figurants, dans une sorte de clin d'œil familier adressé au lecteur.

Une œuvre passionnée que sa répartition en « mois », « lunes » et « années » guide vers un lent et lointain destin, semble-t-il inachevé.

Gilles DORION

Le premier quartier de la lune

Michel TREMBLAY

Leméac, Montréal, 1989, 283 p.

Une journée sur la rue Fabre. Le 20 juin 1952. Le solstice d'été. La fin des classes. Un vendredi. Une journée dans la vie d'une famille, celle d'Albertine et de sa belle-soeur, la grosse femme (Madame Tremblay, l'in-nommée) et de leurs enfants : Marcel, Thérèse et un garçon de neuf ans, né peu après ce jour du 2 mai 1942, où sept femmes enceintes se bercèrent sur ce même balcon de la rue Fabre, en chantant « le Temps des cerises ». On retrouve ici dans une même « gang » leurs sept rejetons, Lauzon, Jodoin, Ouimet, Brassard, Lemieux (Guérin n'y est pas) et, naturellement, l'enfant de la grosse femme, premier de classe, qui observe tout ce monde et reçoit les confidences de tous, mais surtout de son cousin Marcel. Des enfants horrifiés par leur examen de français.

Construit comme les romans précédents, *le Premier quartier de la lune* déroule les fils entrecroisés de plusieurs destins individuels, qui deviennent des drames, avec des focalisations privilégiées sur Albertine, sur son fils Marcel, sur sa fille Thérèse, parvenus au point de la rupture tragique entre eux et avec le monde de la normalité. Drames analogues, en puissance, chez Lemieux, chez la grosse femme et chez son fils, dont la relation, jusque-là familière avec Marcel, aboutit à l'abandon, à la révolte, mais aussi à un premier mensonge « construit » (p. 208), prélude aux fictions à venir. C'est le tableau préalable à ces chicanes de famille qu'on retrouvera dans la première conception dramatique de Tremblay, *En pièces détachées*, dont le point culminant sera aussi un monologue d'Albertine, appuyée ici sur le garde-fou de son balcon.

Pour le lecteur non averti, ce roman peut s'avérer décevant : il ne comporte pas d'intrigue passionnante, par de personnages nouveaux, pas de regard nouveau sur le monde. L'impression d'une immense redite, atoportrait de l'auteur et des siens, avec la récur-

NOUVEAUTÉS

rence obsessionnelle du fantôme du chat Duplessis mort depuis dix ans. Un filon usé jusqu'à la corde. Mais, pour le familier de l'œuvre de Tremblay, c'est un plaisir de retrouver, dans une prose de qualité soutenue, l'origine de sa révolte, de son premier mensonge et, en somme, de sa venue à l'écriture. Créer ne signifie-t-il pas «faire quelque chose de RIEN» ?

Alonzo LE BLANC

Laurence

Yves E. ARNAU

Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1989, 130 p.

Déjà, à la première page, l'auteur nous entraîne dans un climat d'étrangeté. Plusieurs personnages gravitent autour de Francis Leclerc, le narrateur : Laurence, son amie, qui meurt à la suite d'une série d'événements tous plus étranges les uns que les autres, et Herman Polansky, le concierge repoussant. Ensuite, dans cet immeuble à la fois acteur et spectateur, il y a les locataires bizarres, que ce soit le musicien délirant du 3B, les vieillards - Edna Goldwin aux allures de sorcière, l'Écossais Walter Scott et ses souvenirs fascinants ou Léopold Verne le médium. Le narrateur reconstitue l'histoire de ses trois dernières années. Au fil des pages, le lecteur s'enfonce dans un mystère que déclenche la mort violente du jeune musicien. Dans un univers teinté de spiritualisme, de rites sacrés et d'offrandes, les deux protagonistes (Francis et Laurence), de jeunes étudiants amoureux, se transforment bientôt en êtres tourmentés que hantent d'étranges rêves.

Laurence est un roman fantastique où s'ajoutent à un intrigue riche en rebondissements quelques temps forts d'écriture, particulièrement aux deux premiers chapitres, procurant au style une note vieillotte assez agréable. La narration présentée sur le ton de la confidence rend sympathique celui qui nous initie à son étrange histoire. On se laisse envoûter par cet univers fantastique à la fois fascinant et morbide. L'Épilogue se transforme en une chute un peu facile qui vient rassurer les bonnes âmes. Ce quatrième roman d'Yves E. Arnaud demeure agréable à lire pour qui se laisse séduire par des histoires de sabbat.

Natalie PLANTE

Le feu du mauvais temps

Claude LE BOUTHILLIER

Québec/Amérique, Montréal, 1989, 447 p.

Quatrième roman de Claude Le Bouthillier, *Le feu du mauvais temps* est une fresque romancée des origines familiales de l'auteur, entrecoupée d'anecdotes et de fragments de

documents authentiques. Le roman tire son nom d'une croyance acadienne : lorsqu'on voyait se déplacer sur l'eau une boule de feu contenant un vaisseau à voile blanche déployée, cela signifiait une grande tempête pour le lendemain.

Cette image symbolise bien tout le roman : le feu des canons, des « brûlots » que les Anglais sèment dans leur sillage, baptême et alliance du feu et du sang qui lient dans la souffrance les pêcheurs, les colons acadiens et les chasseurs indiens; le vaisseau noir de la guerre, de la déportation et de la mort, qui pourchasse sans relâche un peuple abandonné par la mère patrie; ce mauvais temps qu'ont traversé les habitants de l'Acadie entre 1740 et 1763.

Ce roman historique se divise en deux parties. La première, volumineuse, raconte la vie de Joseph, à la Baie des Chaleurs, épris d'Angélique, jeune Micmac blonde. Avec les Blancs et les Peaux-Rouges, Joseph se bat contre l'envahisseur anglais qui souhaite les exterminer. Il va jusqu'en France pour essayer de lever une flotte, mais il se frappe au mépris et à la corruption de la noblesse française. La seconde partie du roman nous situe en 1981, lorsque Christian, descendant de Joseph, s'installe en France afin de renouer avec ses origines.

Claude Le Bouthillier nous invite à une leçon d'histoire où s'entrecroisent de multiples personnages, s'engagent diverses batailles afin de bien montrer que les Acadiens n'étaient pas un peuple résigné. Une œuvre d'envergure.

Angèle LAFERRIÈRE

Zangwill

Laurier CÔTÉ

Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1989, 209 p.

L'inspecteur Tremblay, de la communauté urbaine de Montréal, enquête sur trois morts suspectes survenues à quelques heures d'intervalle. Ses investigations le conduisent jusqu'à Abraham Zangwill, expert en camouflage et déguisement. Né en Allemagne, en 1936, de parents juifs, il fut le seul membre de sa famille rescapé des horreurs d'Auschwitz, en 1945. Dans une longue confession, Zangwill explique à Tremblay comment il est devenu chasseur de Nazis pour éteindre sa soif de vengeance.

S'inscrivant dans le courant policier, *Zangwill* ne s'adresse pas uniquement aux amateurs de polar. S'il y a beaucoup d'action dans la première partie du roman (2 meurtres dans les 5 premières pages !), la deuxième partie appelle plutôt à la réflexion; ce qui n'est pas dénué d'intérêt. La confession de Zangwill, au cours de laquelle malheureusement l'inspecteur Tremblay n'est là que pour relancer le monologue du chasseur de Nazis, s'avère tout à fait fascinante.

La fiction prend le risque d'y côtoyer le reportage à travers un voyage dans l'espace et le temps, de Montréal à Auschwitz en passant par l'Algérie. Voilà un roman qui nous replonge dans la pire histoire d'horreur du XX^e siècle. Deux faiblesses à signaler : le brusque changement de rythme entre la première et la deuxième partie et l'évacuation par l'auteur de certains personnages. À lire pour s'interroger sur une blessure historique encore mal cicatrisée.

Michel PLEAU

Le survenant

Germaine GUÈVREMONT

édition critique par Yvan G. Lepage

Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1989, 366 p.

(« Bibliothèque du Nouveau Monde »)

C'est un beau cadeau que nous offre Yvan G. Lepage avec l'édition critique du *Survenant* de Germaine Guèvremont. L'introduction est d'une précision et d'une richesse à faire rougir bien des chercheurs universitaires, car Lepage n'a rien laissé au hasard : il a tout vérifié, soigneusement contrôlé dates et événements. Il apporte ainsi des preuves irréfutables qui contredisent, sur certains points, bien des commentateurs, dont l'auteur de ces lignes, qui a déjà affirmé par erreur, à la suite de Rita Leclerc, que la romancière avait amorcé sa carrière littéraire avec un texte dans *l'Avenir du Nord*, en 1912 ou 1913. Ce premier texte fut plutôt publié dans *le Canada*, en octobre 1913, sous le pseudonyme «Janrhève». Lepage suit l'écriture à la trace et nous fournit, outre cette longue introduction à l'œuvre de Guèvremont, une rigoureuse chronologie et le texte (vraiment) définitif du *Survenant*, en se basant sur le manuscrit, découvert dans les fonds DesRochers, aux Archives nationales de Sherbrooke, et, surtout, sur un exemplaire annoté de la main de l'auteure, remis à Fides, un peu avant sa mort. Mais l'éditeur n'a pas tenu compte de toutes les corrections souhaitées, lors de la publication définitive en 1974 (« le Nénuphar »). L'édition de la BNM respecte la volonté de la romancière même si Lepage a ajouté quelques corrections supplémentaires et nécessaires. Les notes sont nombreuses et aussi fort utiles. On s'étonne toutefois que Lepage ne signale pas la petite erreur chronologique du chapitre VIII: on est en décembre, c'est le premier dimanche de l'Avent, comme le confirme l'Évangile du curé. Or, en 1909, le premier dimanche de l'Avent tombe le 28 novembre.

La bibliographie est impressionnante, tout comme le lexique, d'ailleurs considérablement enrichi, qui sera utile aux non-initiés.

Aurélien BOIVIN